

endant la rive gauche ou méridionale, jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré le major et remis ma lettre entre ses mains, je lui délivrerais un bon à échanger contre 156 kilogrammes de poudre. Il m'exprima toute sa reconnaissance et me promit d'expédier 40 de ses éclaireurs avant la fin du mois. (Ces hommes partirent, en effet, vers le 24 ou 25 octobre; mais aux rapides des Guêpes, à 265 kilomètres en deçà de Yambouya, ils furent obligés de rebrousser chemin en raison de l'invincible hostilité que leur témoignaient les naturels et des pertes qu'ils éprouvèrent.)

Nos déserteurs zanzibari s'étaient trompés, tout comme nous, en s'imaginant que les hommes d'Ougarrououé avaient continué leur voyage vers l'ouest par quelque route de l'intérieur, et en se hâtant de prendre eux-mêmes cette direction, tandis que les éclaireurs étaient retournés près de leur maître. Les arrangements conclus avec le traitant et la proclamation publique qu'il en fit lui-même, suffiraient désormais, j'en avais la confiance, pour empêcher toute tentative d'évasion.

Nous étions si fatigués du voyage par eau et des labeurs à recommencer tous les jours pour remonter les rapides, que j'annonçai à Ougarrououé mon intention de prendre à l'avenir la voie de terre. Il m'en dissuada fortement : avec un effectif réduit comme le nôtre, les bagages seraient bien lourds à porter; il croyait, du reste, que la rivière est beaucoup plus facilement navigable sur une certaine étendue en amont qu'elle ne l'est en aval.

## CHAPITRE IX

### DE CHEZ OUGARROUOUÉ CHEZ KILONGA LONGA

(Du 19 septembre au 17 octobre 1887.)

Ougarrououé nous renvoie trois déserteurs zanzibari. — Nous faisons un exemple. — Les carabines « express ». — Conversation avec Réchid. — La Lenda. — Rapides dangereux. — Disette. — Quelques suivants de Kilonga Longa. — Confluent de l'hourou et de l'itouri. — Effectif de l'expédition. — Maladie du capitaine Nelson. — Misère et désolation. — Nous nous faisons annoncer à Kilonga Longa. — La campée des malades. — Randy et la pintade. — Rareté de la nourriture. — Les poires de la forêt. — Menus de fantaisie. — Asmanie se noie. — Résumé de notre situation. — L'avis d'Oulédi. — La chute d'Oumari. — On mange mon âne. — Nous prenons le sentier des Manyouema et arrivons à leur village.

Une fois de plus, l'expédition était composée d'hommes solides. J'avais l'esprit tranquille au sujet de l'arrière-garde, et j'étais rassuré sur le sort des malades. Le 19 nous quittions la station d'Ougarrououé avec 180 charges dans les canots et l'embarcation et 47 charges réparties entre différentes compagnies qui devaient les porter chacune un jour sur quatre. Les Arabes nous accompagnèrent pendant quelques heures pour nous mettre sur la route, puis se retirèrent en nous souhaitant bonne chance.

Nous étions à peine à la halte du soir et la nuit tombait rapidement quand nous vîmes approcher un canot d'Ougarrououé nous amenant 3 Zanzibari pieds et poings liés. C'étaient des déserteurs ramassés par le traitant après son retour à sa station. Naturellement ils avaient emporté des carabines, et leurs sacs témoignaient de leur habileté à détourner mes munitions. Je récompensai l'Arabe par le don d'un revolver et de 200 cartouches. Les prisonniers furent enfermés pour la nuit. Qu'y aurait-il à faire pour en finir avec ces désertions? Si je ne recourais à des mesures sévères, si ce désordre con-



tinuait seulement quelques jours, tous nos efforts, nos souffrances, la vie même de plusieurs d'entre nous aurait été sacrifiée en pure perte!

Au matin on fit l'appel général, et en termes appropriés je fis une longue harangue à mes hommes. Ils convinrent tous que nous avions fait le possible pour accomplir notre devoir envers eux; que, tous, nous avions beaucoup souffert, mais que ceux qui décampaient montraient des âmes d'esclaves et n'avaient aucune espèce de dignité. Si des indigènes essayaient de voler nos carabines, « qui étaient nos âmes », nous aurions raison de leur tirer dessus, et si des hommes largement rémunérés pour leur travail, protégés et traités comme ils l'étaient par nous, tentaient de nous assassiner pendant la nuit, ils méritaient également d'être fusillés. Ils voulurent bien l'admettre. « Et qu'ont fait ces trois déserteurs ramenés par les Arabes? Ils ont pris nos armes et se sont enfuis avec nos moyens de défense. Vous fusillerez des naturels qui vous empêcheraient de continuer votre route ou qui inquiéteraient votre retraite, mais ceux-ci, que font-ils autre chose? Privés de vos carabines et de vos munitions, pouvez-vous marcher en avant ou retourner en arrière? »

— Non.

— Vous venez donc de prononcer leur condamnation à mort. L'un d'entre eux subira sa peine aujourd'hui; un autre demain; le troisième après-demain; et à partir de ce jour je ferai pendre haut et court tout voleur et tout déserteur, car ils se dérobent à leur devoir et mettent en péril la vie de leurs camarades. »

On passe ensuite à l'interrogatoire des coupables.

D'où venaient-ils? L'un dit être l'esclave de Fardjalla bin Ali, un des chefs de la compagnie n° 1; un autre était l'esclave d'un banyan de Zanzibar; et le troisième, l'esclave d'un artisan de l'Ounyanyembé.

On tira au sort : le morceau de papier le plus court échut à l'esclave de Fardjalla; son maître était présent. On lança une corde par-dessus une forte branche, et, au commandement, 40 hommes se saisirent de l'un des bouts, l'autre fut attaché en nœud coulant au cou du prisonnier.

« As-tu quelque chose à dire? »

Il secoua la tête. Le signal fut donné et l'homme hissé

dans les airs. Avant qu'il fût tout à fait mort, nous avions levé le camp et la caravane était en marche, laissant sur le lieu du supplice l'arrière-garde et l'équipe des mariniers. Ils substituèrent un lien de rotin à la corde; le cadavre fut attaché à l'arbre, et, un quart d'heure après, tout le monde était parti.

Nous fîmes une bonne traite ce jour-là. Un sentier courant sur la rive facilita singulièrement notre marche. Nous ne trouvâmes en route que dix régimes de tout petits plantains. Le camp fut dressé à une heure de distance du confluent de la Lenda et de l'Itouri.

Un bel éléphant se baignait sur la rive opposée. Sautant dans un canot, le capitaine Nelson, Saat-Tato et moi arrivons à quelque 15 mètres de l'animal. Nous tirons simultanément nos trois balles, puis deux autres, le capitaine ayant, comme moi, une carabine à deux coups : mais, en dépit de tout ce plomb, qui l'avait atteint aux parties vitales, l'éléphant parvint à nous échapper. Depuis lors je perdis toute confiance dans ces carabines express, avec lesquelles nous n'avons jamais tué une seule pièce de gibier pendant tout le voyage. Aussi le capitaine vendit-il la sienne à Kilonga Longa, en échange de quelques provisions, et, deux ans après, je fis cadeau de la mienne à Antari, le roi des Ankori. Avec la carabine Reilly n° 8 ou n° 10 j'étais toujours sûr de réussir : avis à ceux que ces choses intéressent.

A l'aube du jour suivant, et comme une lumière grise filtrait à travers le dôme ombreux de la forêt, je dépêchai un gars pour mander Réchid, un des principaux chefs de la caravane.

« Réchid, mon vieux, il nous faut pendre aujourd'hui le second de nos déserteurs. Il va être temps de tout préparer. Qu'en dis-tu? »

— Je dis qu'il faut tuer ceux qui veulent nous tuer. Quand nous montrons à ces hommes un fossé plein de pieux aigus et de pointes empoisonnées, sûrement ce n'est pas notre faute s'ils sautent dedans, car ils se bouchent les oreilles pour ne point entendre. Que leur sang soit sur leur tête!

— Mais c'est bien dur, après tout! Réchid bin Omar, cette forêt rend le cœur de l'homme dur comme fer, et la faim lui fait perdre la tête. Ces malheureux ne pensent qu'à leur ventre affamé, ils n'entendent que les cris de leur estomac. Tu sais bien que des mères poussées par la faim ont dévoré leurs



enfants. Qu'y a-t-il d'étonnant qu'un serviteur s'enfuit loin du maître quand le maître ne peut plus le nourrir?

— Ça, c'est la vérité, claire comme le soleil. Mais, s'il faut mourir, mourons tous ensemble! Beaucoup de braves gens sont prêts à te donner leur sang quand tu le leur demanderas. Il y en a d'autres — des esclaves d'esclaves — qui ne savent rien et ne se soucient de rien. Ils se sauvent, emportant ce qui nous est nécessaire pour assurer notre existence. Qu'ils périssent donc et pourrissent dans la forêt! Personne n'ignore que toi, un chrétien, tu te donnes tout ce mal pour délivrer des fils de l'Islam qui souffrent là-bas quelque part près d'un grand lac. Mais ces voleurs, qui adorent Allah pourtant, voudraient voir les chrétiens se perdre dans la forêt : qu'ils meurent!

— Mais, écoute, Réchid : si nous pouvions empêcher la débandade et la ruine par quelque autre moyen moins sévère que celui de les brancher jusqu'à ce que mort s'ensuive, qu'en dirais-tu?

— Je dirais, maître : tous les moyens sont bons, mais le meilleur est certes celui qui les laissera vivre pour se repentir.

— Très bien! Alors, quand j'aurai pris le café, on sonnera l'appel. En attendant, qu'on prépare une longue corde de rotin, qu'on l'enroule autour de cette forte branche et qu'on fasse un bon nœud coulant avec le bout de ce fil à plomb. Quand on amènera le prisonnier entouré de ses gardes et que tu entendras la trompette, tu diras tout bas aux autres chefs : « Venez avec moi, et peut-être le maître vous accordera-t-il sa « grâce ». Quand je lui aurai demandé s'il n'a rien à dire, alors vous parlerez. Cela te va-t-il?

— Il sera fait comme tu dis. Les chefs seront prévenus. »

Une demi-heure après, à l'appel de la trompette, les compagnies formèrent un carré autour du prisonnier. Un long câble de rotin, terminé par le fatal nœud coulant, traînait d'un côté sur le sol comme un immense serpent. Je prononçai quelques paroles, un homme s'avança et passa le nœud autour du cou du condamné.

« Et maintenant, mon garçon, as-tu quelque chose à dire avant d'aller retrouver ton frère dans la mort? »

L'homme garda le silence; il semblait à peine m'entendre.

Je me tournai vers le chef : « Et toi, as-tu quelque chose à dire avant que je donne l'ordre de tirer la corde? »

Alors Réchid fit signe aux autres, qui s'élançèrent avec lui et se précipitèrent à mes pieds, implorant son pardon, accablant d'invectives les voleurs et les meurtriers, mais promettant que leur conduite à l'avenir serait tout autre si, pour cette fois, je faisais miséricorde.

Il valait la peine d'observer les physionomies des Zanzibari pendant cette scène! leurs yeux étaient grands ouverts, leurs lèvres serrées, leurs joues pâles. Aussi rapide qu'un courant électrique, la même impression les avait saisis.

« Assez, mes enfants! Emmenez votre homme : sa vie est à vous! Mais attention! il n'y a plus à l'avenir qu'une loi pour les voleurs de carabines : c'est la mort par la corde! »

Alors suivit une telle manifestation de reconnaissance que j'en fus émerveillé : de vraies grosses larmes roulaient sur plus d'une joue, tandis que chaque œil brillait et se dilatait passionnément. Bonnets, turbans volaient dans les airs. Bras et fusils levés, ils s'écriaient : « Tant que le « Bonnet Blanc » ne sera pas en terre, aucun de nous ne l'abandonnera! Mort à celui qui lâche Boula-Matari! Montre-nous la route du Nyanza! Conduis-nous, chacun te suivra. »

Je n'avais assisté nulle part à si émouvante démonstration, sauf peut-être en Espagne, quand les républicains manifestaient bruyamment leur approbation après quelque grand discours éloquent où on les exhortait à être fidèles à leur nouvelle devise : « *Libertad, Igualdad y Fraternidad* ».

Le prisonnier pleurait aussi, et quand le nœud fut défait et la corde lancée au loin, il s'agenouilla et fit vœu de mourir à mes pieds. Nous échangeâmes une poignée de main, et je leur dis : « C'est l'œuvre de Dieu : à Lui rendez grâces!

Gaiement la trompette sonna de nouveau, et tous de s'écrier : « Avec l'aide de Dieu! » Chacun courut à son poste, reprit sa lourde charge et marcha en avant joyeux comme s'il marchait à un festin. Les officiers même avaient un sourire de satisfaction. Jamais encore dans la forêt du Congo il n'y avait eu semblable réunion de gens heureux.

Les deux colonnes arrivèrent en une heure et en même temps à la Lenda, rivière profonde, et large d'une centaine de mètres. A l'ouest du confluent nous vîmes un petit



village dont les bananiers étaient depuis longtemps dépouillés de leurs régimes. Dès que le passage eut été effectué, on permit aux hommes de fouiller la région en quête de vivres, les uns au nord et les autres au sud; mais ils revinrent tous, bien avant le soir, sans avoir trouvé rien à se mettre sous la dent.

Le 22, nous continuons notre route toujours en deux colonnes. En observant mes hommes pendant l'appel, je m'aperçus que beaucoup d'entre eux, une cinquantaine au moins, avaient déjà la mine défaite et le corps affaibli. Cependant quatre jours s'étaient à peine écoulés depuis que j'avais laissé tous mes invalides à la garde de l'Arabe! Les plus forts et les plus sages semblaient tout aussi démoralisés que les autres!

L'abstinence prolongée les tuait. Comment poursuivre notre marche à travers les latitudes dévastées par les chasseurs d'ivoire? Heureusement qu'en arrivant à Ouméni nous eûmes la chance de trouver assez de vivres pour une journée à rations entières, et le courage nous revint.

Le lendemain, Abdallah, surnommé le Bossu, prenait la clef des champs. Notre flottille fut souvent arrêtée par les rapides et par des maigres en grand nombre. Nous eûmes à décharger les canots, à les haler à la gaffe, à les recharger ensuite; puis il fallut s'arrêter en vue d'une chute de 12 mètres et d'une succession de petites cataractes en amont et en aval de la plus grande.

On aurait pu croire qu'en cet endroit l'Itouri, diminué de tous ses affluents que nous avons dépassés, ne devait être qu'un simple torrent de montagnes, mais quand nous contemplâmes le volume d'eau qui, à la troisième grande chute, se précipitait sur ces roches de schiste rougeâtre, il fallait bien le reconnaître : l'Itouri-Arouhouimi est une puissante rivière.

Nous passâmes la journée du 24 à chercher des vivres, à tailler un chemin pour contourner les rapides et à démonter l'embarcation. Les pionniers découvrirent une bonne provision de bananes. Le lendemain, l'obstacle était franchi, et nous faisons halte à un ancien campement arabe. Ce jour-là, impossible de glaner la moindre chose; nous arrivons le 26 à une nouvelle série de rapides. A la fin d'une journée de labeur excessif, employée à décharger, à recharger continuellement la flottille, à supporter la fatigue et les émotions causées

par ces dangereuses manœuvres au milieu du tumulte des eaux, nous campons en face d'Avatiko.

Combien notre embarcation et nos pirogues nous étaient précieuses, on en jugera par ce fait : sans leur secours, nous étions obligés de faire trois voyages successifs pour transporter 227 charges! Et même avec leur aide, tous nos hommes valides n'avaient d'autre occupation jusqu'au soir. Nos gens étaient si épuisés par la faim, que plus d'un tiers pouvaient à peine se traîner. Ce jour-là, je dus me contenter de deux bananes, et quelques-uns de nos Zanzibari n'avaient rien mangé depuis l'avant-veille; voilà de quoi terrasser les hommes les plus robustes! Un groupe de fourrageurs de la première compagnie passa la rivière et put se procurer quelques plantains encore verts; une femme qu'ils emmenèrent promit de les conduire à une plantation de bananiers dont les fruits, disait-elle, étaient aussi longs que ses bras.

Nous primes quelque repos le 27 septembre, pendant que Stairs explorait la rivière en amont, et que 180 hommes, guidés par notre captive, allaient aux provisions. Le lieutenant ne découvrit pas de village, mais il nous raconta son tête-à-tête avec des éléphants qui avaient failli lui faire passer un mauvais quart d'heure. Les Zanzibari revinrent enfin, et nous pûmes donner de 60 à 80 bananes à chacun des nôtres. Si tout le monde avait adopté nos pratiques de stricte économie, nous aurions eu beaucoup moins de souffrances à enregistrer. La quantité qu'on venait de leur distribuer impartialement aurait dû suffire pour six ou huit jours; mais leur appétit est ingouvernable; plusieurs d'entre eux passèrent la nuit à se goberger : Dieu pourvoit à leur existence comme il l'avait fait jusque-là!

Le 30, les deux colonnes se rejoignirent à l'heure du déjeuner, qui fut pour les officiers et moi un véritable festin. Stairs avait pris dans une fosse une antilope vivante et j'avais découvert du poisson frais dans un filet tendu par quelque indigène à l'ouverture d'une petite crique. L'après-midi nous étions à peine installés près d'un gué, sur un point de la berge qui paraissait servir de lieu d'atterrissement, que trois coups de fusil nous firent tressaillir. Encore des Manyouema! Et en effet une douzaine d'hommes de la plus belle prestance s'avancèrent majestueusement. C'étaient des guerriers de Kilonga-Long.